



**Aide à la prédication**  
**Dimanche 17 novembre 2019**  
**Job 14, 1-6**

Elisabeth de Bourqueney, pasteure  
Formation théologique en Moselle réformée  
Moyeuvre Grande

**En exergue : le retable de Grünewald**

*« Dans le cloître du XIII<sup>e</sup> siècle, une toile d'araignée du XXI<sup>e</sup>, entre deux piliers, palpitait au soleil. Au bout d'une allée, une porte donnait sur la salle où était exposé le retable de Grünewald - les ailes de chauve-souris de ses panneaux déployées comme jadis les bêtes clouées sur le portail des granges. Je ne le découvris d'abord que de loin. Le coup porta au cœur : ce fut comme voir une personne disparue s'avancer vers moi, indemne. On sait l'origine du retable : un Christ couvert de pustules, mangé par la vermine comme le furent, au XVI<sup>e</sup> siècle, ceux qu'une infection du pain avait condamnés au « mal des ardents ». La racine du génie, c'est l'empathie, la grâce de bondir hors de soi, hors de sa carapace pour entrer au cœur de l'autre et en connaître toutes les douleurs, tous les secrets du feu destructeur. Le génie, c'est la capacité de guérir l'inguérissable. Ce Christ infâme, aux pieds monstrueusement déformés, cet homme-dieu comme il s'en trouve dans toutes les maisons de retraite, une âme desséchée dans une chair ruinée, c'était le sauveur proposé aux malades par le peintre : non pas le séduisant Palestinien, bruni par la marche au soleil salé de Tibériade, mais un pauvre diable, le mets favori de la douleur universelle, une proie pour chiens de chasse. Même la croix, dans son bois, souffre et se cabre. » (Christian Bobin, dans *Le monde des religions*, 27/6/2017).*

*« Le retable de Grünewald, c'est beaucoup plus que de la peinture. C'est le poème de la force. Et notre vraie force, c'est notre faiblesse. C'est notre misère. On a devant nous un Christ que personne ne voudrait, dont les plaies sont si laides qu'il en est défiguré. Là on trouvera ici un pied ou une main qu'on retrouve dans les maisons de retraite, et surtout on retrouve l'abandon. Ce tableau éclaire*

*ce que nous ne voulons pas voir. C'est notre monde d'aujourd'hui, notre 21<sup>ème</sup> siècle que Grünewald vient de peindre. Les couleurs sont encore fraîches. »* (Christian Bobin, entretien à Aix-en-Provence, 13/10/ 2018).

## **Pour réinterroger Job**

Dans notre imaginaire commun, nous avons coutume d'associer le Christ et Job comme figures de la souffrance absolue et injuste. Il y a quelques siècles, le peintre du Retable d'Issenheim, Matthias Grünewald, décrit la crucifixion du Christ avec une pathologie de la peau due à une maladie fréquente du XVI<sup>e</sup> siècle. Il associe ainsi la souffrance du Christ et celle de Job, atteint d'eczéma. La maladie de peau signifie souvent un changement d'identité. Tel est le cas du Christ, tel est le cas de Job...

Et pourtant... Le Christ ne mentionne pas Job, de façon directe dans les Evangiles. On trouve des références au livre de Job dans des épîtres et dans l'apocalypse de Jean. Seule l'épître de Jacques le mentionne comme représentant de l'endurance. On peut alors s'interroger. Et relire le début du livre de Job.

Job est un homme juste, droit, qui élargit son désir d'intégrité à sa famille car il fait des sacrifices lorsque ses enfants font des fêtes :

*Ils se réunissaient chez chacun d'eux, à tour de rôle, pour un banquet, et ils invitaient leurs trois sœurs à manger à boire avec eux. Quand les jours de banquet étaient révolus, Job les faisait venir pour les consacrer ; il se levait de bon matin et offrait pour chacun d'eux un holocauste ; car Job disait : « peut-être mes fils ont-ils péché, peut-être ont-ils maudit Dieu dans leur cœur. » Job agissait tout jour ainsi. (Job I, 4-5)*

Job ressemble aux pharisiens rencontrés par Jésus qui, dans leur recherche de perfection, de pureté, ne laissent rien passer, ni en eux, ni en autrui. Pas même en cette figure d'altérité que sont les enfants. Job doute de ses enfants. Et il est enfermé dans ce doute. Les enfants ne sont pas nommés. Il exerce des sacrifices pour compenser leur désir de fête. Il les englobe dans son désir de perfection et de protection. Il y a là une fragilité. Elle ne justifie en aucune façon la souffrance et les pertes qu'il va subir. Mais la paternité est un point d'interrogation chez Job, dans son nom même qui est ambivalent car il porte deux significations :

- L'ennemi
- Où est (le) Père ?

C'est au cœur de sa paternité que Job est frappé par le néant. Il s'y laisse engloutir dans le silence de sept jours puis se révolte avec l'aide de ses amis qui sont eux-mêmes ambivalents : ils sont présents mais le chargent de culpabilité : n'est-il pas coupable de ce tourbillon qui a presque tout emporté (à l'exception de sa femme) ?... Il se débat contre leur vision... Son désir de protection redouble sa douleur de père...

## La souffrance comme dé-création

Le quatorzième chapitre commence par une formulation de la parentalité et de la filiation partielle : *l'homme, né de la femme*. La formulation est étrange car elle met en opposition deux termes différents : le terreux est issu de la femme (*isha*). Job se compare à Adam, « le terreux, le glébeux ». Puis il parle de la femme « *isha* » en hébreu. On attendrait alors qu'il parle en « *ish* » l'humain. Pourquoi pas *Ish* et *Isha*? Ou *Adam* et *Eve* ? La douleur qui l'atteint le renvoie à l'homme avant qu'il ne devienne l'humain de parole et de relation. Il est renvoyé aux origines de la création. Au chapitre suivant, Eliphaz lui fera cette remarque « *Es-tu né le premier des êtres humains ?* » (15,7)

Le vocabulaire de la Genèse est particulièrement présent en Job 14 : les éléments de la création sont présents, égrenés dans le chapitre : fleurs, arbres, fleuves, mer, montagnes, pierres, « œuvre de tes mains ». Il évoque, sans le nommer, Caïn, en parlant de jugement et « d'œil posé sur » lui. Le terme « tu le détruis » est traduit en anglais par « *Destroy* ». La souffrance de la perte des enfants est bel et bien une destruction. La vie qui avait été donnée est ôtée.

Il y a une réflexion sur la fragilité humaine issue du regard de l'Ecclésiaste :  
« *Sa vie est courte, il est saturé d'agitation*  
*Il a poussé comme une fleur et il est coupé* »

Job rejette les limites données à l'homme :  
« *Pour un arbre, il y a un espoir :*  
*On le coupe, il repousse*  
*Ses rejetons ne manquent pas*  
*Si sa racine vieillit dans la terre*  
*Si son tronc meurt dans la poussière,*  
*Il refleurit à l'approche de l'eau,*  
*Il produit des rameaux comme une jeune plante* ».

## Du Dieu des armées à l'homme révolté

Dans ce chapitre, Dieu est nommé *El*. Ailleurs il est nommé *El Shaddaï* que l'on peut traduire de façon contradictoire comme « Seigneur des armées » ou attribut féminin « mes Seins ». Le mot *Yahvé* « *je suis qui je serai* » n'apparaît qu'au début et à la fin. Il y a la même opposition dans le récit de la ligature d'Isaac. C'est *Elohim* qui envoie Abraham et Isaac vers le sacrifice, mais c'est *Yahvé* qui l'en empêche. *Elohim* ou *El* sont les images d'un Dieu que tout père doit quitter : il faut en finir avec le désir de perfection qui répondrait à un Dieu de rétribution pour accéder à un autre regard, une nouvelle compréhension de Dieu, *Yahvé*, l'Être qui sera ce qu'il est. Job est contesté dans sa paternité, dans son rapport aux enfants : il ne doit pas les sacrifier sur l'autel du désir de sa perfection, de sa protection.

Paroles dures, qui émergent d'un océan de douleurs qui emporte les images figées de Dieu pour un nouveau regard sur *Yahvé*...

### **Et nous ?**

Lequel d'entre nous n'a pas cherché à donner à voir une image idéale, parfaite, éloignée de sa vérité intérieure, bientôt renversée par des vents contraires ? Alors surgit une part inattendue de soi devant un Dieu autre que celui qu'on attendait, un Dieu inattendu et inespéré....